

L'enfant du vent

Je regardais le ciel nuageux. Encore du vent.

J'avais déjà pensé à déménager dans un pays moins venteux. J'en avait parlé à ma psy qui m'avait répondu mot pour mot : « Ce n'est pas en fuyant tes problèmes que tu vas les résoudre, Anissa ! »

Pff, parfois elle m'énerve vraiment cette dame payée pour m'écouter me plaindre. Et puis j'ai 23 ans, si je veux fuir, je fuis !

J'étais en retard à l'université. Après l'accident, j'avais souhaité arrêter mes études littéraires, mais j'avais besoin de penser à autre chose, de m'occuper. Et puis je suis sûre qu'ils m'en auraient voulu. Ils me manquent horriblement, si fort que parfois ça me fait tellement mal que j'aimerais les rejoindre. Peut-être le paradis est-il mieux que la vie réelle ? Mieux que cette existence médiocre qui est la mienne ?

Je marchais rapidement la tête baissée vers le sol, pour que le souffle du vent ne caresse pas mon visage, je laisse cette sensation aux sempiternels sentimentaux.

Ce fut sûrement pour cette raison que je ne vis pas le panneau « Pont en réparation, ne passez pas. » Affiché devant la petite passerelle de la ville. La seule et unique.

C'est probablement l'œuvre du destin, on peut dire que celui-ci a bonne oreille.

Je traversais donc le pont sans prendre gare aux nombreux trous qui le constituaient et je peux vous affirmer qu'ils ne sont pas petits ces trous. Bien au contraire !

Vous pouvez donc imaginer la suite....

Au bout de deux mètres à peine, je tombais.

Je peux donc dire que tout s'arrête ici. Je ne m'embêterais plus à faire les trajets jusqu'à l'université, ni même à souffrir tellement que j'ai besoin d'en parler à une inconnue diplômée en psychologie. En fait, je ne m'embêterais plus du tout parce que je n'aurais plus de VIE à part entière, je serais simplement tout et rien à la fois.

Mais le destin en a décidé autrement, parce que croyez moi ou pas, je ne me suis pas éclatée contre la falaise. Je ne me suis pas éclatée du tout. Et oui : moi Anissa, 23 ans, je ne suis pas morte. Cela fait deux fois maintenant. C'est à se poser des questions. La première fois, après l'accident d'avion, les pompiers avaient parlé de miracle, je n'y croyais pas à l'époque, là je ne sais plus quoi penser.

Je volais, c'est la seule chose que je pouvais affirmer. Je volais ! C'était totalement incroyable et insensé. En face de moi, je pouvais apercevoir la mer bleue et limpide. Mais ce qui m'étonnait le plus était les sensations qui m'envahissaient. Je ressentais tout, j'entendais tout, je voyais tout.

De la petite pie posée sur l'arbre à la plus petite fleur bleue. Et puis je sentais tout : l'odeur des voitures qui roulaient sur la route, des fleurs qui poussaient dans le champ mais aussi de l'oiseau brun posé sur une branche qui se mordillait le poil à la recherche de bestioles qui pouvaient s'y trouver. Totalement fascinant. Mais après la surprise et la fascination, vint la peur : que se passait-il ? Qu'était-il en train de m'arriver ? J'étais totalement paniquée.

Pourtant malgré cela je me sentais étonnamment bien, à ma place, comme si ce qui était en train de m'arriver était tout à fait normal et sans danger quelconque. Je glatis, excitée.

Attendez... Je viens de glatir là ? Oh mon dieu !!

Je regardais sur le côté. Oh non... Ça ne pouvait être réel. Pourtant ça l'était parfaitement : je m'étais transformée en aigle royal..... Et mince.

Je battais des ailes. C'est totalement insensé et étrange de dire ça. Pourtant c'était bien vrai. A la place de mes bras se tenaient maintenant des ailes. Grandes, imposantes et parsemées de plumes marron.

On m'avait toujours affirmé que la vie était remplie de mystères, j'en étais en face d'un en ce moment même. Un mystère incompréhensible et totalement délirant.

Mais ma peur incontrôlable du vent me repris de plein fouet.

Je devais me poser et vite. Mais que ferai-je par la suite ? Personne n'avait jamais écrit de livre pour ce genre de situation. « Que faire après avoir découvert que vous avez la possibilité de vous transformer en aigle ? ». Non vraiment, personne n'y avait jamais pensé. Et c'était bien dommage.

Je me posais sur la terre ferme. Ce fut plus facile que prévu. Maintenant, il fallait que je retrouve ma forme initiale. Au fond de moi, une toute petite partie de mon être désirait rester à jamais un aigle et partir loin de cette ville et de mes problèmes. Je me rappelais soudain de ce qu'avait dit Mme Lopez (ma psy), au fond elle avait raison, comme d'habitude. Alors je m'accrochais du mieux que je pus à cette certitude et je retrouvais, après avoir rouvert les yeux, mon corps d'humaine. Quel bonheur de toucher enfin la terre ferme, de sentir l'herbe sous mes fesses... Oh mince...

J'étais nue, totalement nue. Je regardais précipitamment au tour de moi. Ouf! Il n'y avait personne. Il fallait vite que je trouve de quoi me vêtir. Car j'étais au moins à 5 minutes de chez moi si ce n'était pas plus.

Par miracle je trouvais une vieille nappe de pique-nique à carreaux sur une table en bois. Sauvée !

Je m'enroulais dedans et la nouais au tour de mon corps. Je commençais à avoir froid. Sans plus réfléchir je me précipitais vers le chemin qui menait à chez moi en priant ne trouver personne sur ma route. A part quelques chiens errants, *nobody* à l'horizon .

Je rentrais chez moi en courant. Arrivée à l'intérieur je fermais à clé et tombais au sol , totalement épuisée. Je jetais un coup un œil à ma montre : 9h30, j'étais en retard de 45 minutes. Tant pis je n'irais pas aujourd'hui. De toute façon après ce qui s'était passé je ne me voyais pas reprendre ma vie comme avant. Il fallait que je trouve des réponses à mes nombreuses questions. J'aviserais après. Chaque chose en son temps.

Je savais par quoi commencer. Demain je parlerais au dernier membre de ma famille : ma tante folle. On l'avait déclarée attardée mentale il y a des années de cela. Désormais elle vivait recluse dans une petite maison à une heure d'ici. Je savais qu'elle était particulière mais après tout n'était-ce pas une situation particulière ?

Il était 19 heure. Durant toute l'après-midi je m'étais repassée les événements. Quelle fut ma surprise quand, allant chercher le courrier dans ma boîte au lettre, je découvris une lettre provenant de l'adresse « Mme Ruiz, 7 rue des mimosas, Saint Jean ». L'adresse de ma tante ! Je m'empressais d'aller l'ouvrir. Dedans se tenait un petit sachet rempli de poudre. Je fronçais les yeux, suspicieuse et lut la lettre qui accompagnait le sachet.

Ma chère Anissa,

Cela fait bien longtemps que je ne t'ai pas vue.

Mais il est temps qu'on parle et tu le sais aussi bien que moi.

Les temps sont durs mais il ne faut pas perdre espoir. Et surtout n'aie pas peur de ce que tu es.

Quand la douleur à la tête viendra (et elle viendra crois moi) prend cette poudre avec de l'eau, cela diminuera le mal.

A très vite ma très chère nièce.

Ta tante Rose qui t'aime

J'étais hallucinée . C'était comme si Tante Rose avait prédit l'avenir. « *Il est temps qu'on parle et tu le sais aussi bien que moi* ». Savait-elle que je projetais de venir la voir ? Et ce sachet, c'était vraiment étrange...

Je m'assis sur le canapé. Au moment d'allumer la télé une douleur fulgurante me transperça la tête. C'était horrible, j'avais mal...très mal. Dans ma torpeur, je me souvins de la lettre et du sachet. Comment était-ce possible ?

Assise à l'arrière du bus de ville, je regardais les paysages fleuris évoluer devant moi.

Le bus s'arrêta quelques secondes, assez de temps pour que je puisse apercevoir deux parents et leur petite fille. J'eus une envie soudaine de pleurer. Mais cela ne servirait à rien . Je ne pleurais plus. Trop de larmes avaient coulé, j'étais maintenant incapable de pleurer à nouveau. Mais ma peine était présente. Je détournais le regard. Le bus redémarra. Dans dix minutes environ, je serai chez ma tante. Deux ans que je ne l'avais pas vu. Depuis leur enterrement.

Ce jour là j'avais vu tante Rose pleurer la mort de sa sœur et de son beau-frère, mais elle m'avait aussi souri et soutenu. J'aurais dû revenir la voir, j'en avais été pourtant incapable. Elle ressemblait trop à ma mère. Mais aujourd'hui il le fallait. J'avais un besoin vital de réponses. Et elle était la seule en pouvoir m'en fournir.

Le bus stoppa. J'étais arrivée à destination. Je pris une grande respiration et me levais de mon siège. Je saluais le chauffeur puis descendis. Dehors régnait une atmosphère calme et apaisante qui était pour tout dire assez surprenante. En effet, devant moi, sur la place principale jouaient des enfants bruyants, à leur cotés se tenait les mamans en plaine discussion animé. Les nombreux marchant artisans déambulait de tout les cotés. En définition : un petit chaos heureux. Malgré l'agitation, cette joie qui régnait me plut. Je jetai un regard à mon téléphone et suivit le chemin indiqué. J'arrivais quelques minutes plus tard devant une petite bâtisse bleu claire très mignonne. Je soupirais, je savais à qui elle aurait plu. Avant que je frappe à la porte, celle-ci s'ouvrit sur ma tante. Le visage serein de ma mère m'apparut. J'en eus des frissons et une envie soudaine de déguerpir loin d'ici et du passé douloureux. Pourtant je me devais de rester.

Ma tante dû s'apercevoir de mon trouble car elle s'avança et me prit dans ses bras.

- Pardonne moi ma chérie, j'aimerais tant te dire que je suis elle, mais ce n'est pas le cas.

Je m'écartais doucement et lui souris.

-Je suis contente de te voir, tatie.

Et c'était vrai.

-Moi aussi ma chérie, je t'en prie, rentre.

Elle m'accompagna chez elle. Une fois à l'intérieur, ma tante m'indiqua le canapé.

- Du thé ?

- Je veux bien oui.

Je jetai un bref coup d'yeux à sa demeure : mignonne et confortable.

Elle revint avec une tasse et des petits gâteaux.

- Je n'ai rien amené, désolée.

- Ce n'est pas grave, ma belle.

Tante Rose me tendit la tasse.

- Alors, pourquoi cette visite ?

Je fonçais les sourcils.

- Je pensais que, vu la lettre, tu savais.

-Je sais beaucoup de chose mon enfant. Mais toi, dis-moi.

Je soufflais et m'accrochais à ma tasse pour me donner contenance.

- Il s'est passé quelque chose récemment. Quelque chose d'impensable.

Elle me regarda droit dans les yeux.

- Dis m'en plus.

- J'allais à l'université. Je n'étais pas très concentrée, je l'avoue.

Et je suis passée par un petit pont sans voir qu'il était en travaux.

Ma tante leva un sourcil. Me jugeait-elle ?

- Et ? demanda-t-elle.

- Et... je suis tombée

Ma tante étouffa un rire.

- Ne rigole pas Rose, je me suis transformée...

- On se transforme tous au bout d'un moment.

- Non tatie, j'ai changé de forme.

- On change tous de forme dans la vie.

Au comble de l'exagération je m'exclamais :

- Tatie !

Elle rigola.

- Pardonne moi ma chérie. Mais que veux-tu que je te dise ?

Je fus surprise.

- Je pensais pas que tu réagirais comme ça.

- Tu voulais peut-être que je te contredise et que j'appelle le docteur pour qu'on t'enferme à l'hôpital psychiatrique en te traitant de folle ?

- Non bien sûr mais...

- Mais quoi ?

- Tu me crois ?

- Pourquoi ne te croirais-je pas ? Tu aurais fait tout ce trajet après deux ans d'absence pour me raconter des salades ?

- C'est sur que dit comme ça...

- Alors je me répète ma fille....que veux-tu que je te dise ?

- Une solution, des réponses.

- N'aie pas peur de ce que tu es, tente l'aventure à nouveau.

Je soufflais une nouvelle fois. Ça ne m'aidait pas vraiment.

- Me fais-tu confiance ma nièce ?

J'eus une petite seconde d'hésitation.

- Oui... Mais...

- Mais quoi Anissa ?

Elle prononçait mon prénom pour la première fois depuis le début.

- Les gens... disent...

Je bafouillais

- Que tu es folle....finis-je par dire.

Rose eut un petit rire à la fois triste et rempli de colère.

- Les gens ! Si tu les écoutais nous sommes tous fous !

Elle me regarda d'un regard traversant et puissant.

- Je ne te demande pas de me faire confiance mais de te faire confiance à toi.

Elle désigna mon cœur du bout du doigt.

- Il faut que tu l'écoutes, lui.

Ma tante me sourit...

Elle avait raison, tellement raison. Depuis quand j'écoutes les gens moi ?

Je me ressaisis.

- Tu as raison.

La femme se leva.

- J'ai quelque chose à te donner avant que tu partes.

- Je t'attends.

Elle revint quelques minutes plus tard et me donna un bout de papier, un extrait de journal. En lisant le titre, je me figeais.

Après l'accident, je m'étais coupée du monde. J'avais éteint la télé, coupé les informations, la radio, les journaux papiers et numériques.

C'est sûrement pour cela que je n'avais pas vu cet article.

« Crash d'avion, seulement deux survivants ».

Mon cœur se serra douloureusement. Je n'étais donc pas la seule survivante.

Je me mis la main sur la bouche et me tournais vers ma tante, irritée.

- Pourquoi tu ne me l'as jamais dit ?

- Il y a un moment pour tout et aujourd'hui c'est le moment, me dit-elle d'une voix douce.

Ma colère repartit aussi vite qu'elle était venue. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Il y a deux ans je n'aurais sûrement rien fait de cette information.

Elle me tendit un autre papier. Je jetais un coup d'œil. Un nom et un prénom.

Je tournais la tête vivement vers Rose.

- Je me suis renseignée, m'expliqua-t-elle.

- Que dois-je faire ? Demandais-je.

- Le choix t'appartient. Tu es grande maintenant, je n'ai pas à choisir pour toi.

Je me levais.

- Je vais partir tatie. Ce fut un plaisir de te voir. Je t'appellerai. Merci pour tout .

Elle me prit dans ses bras.

Au moment où je franchissais la porte, elle m'apostropha :

- Anissa ?

Je me tournais vers elle.

- Oui ?

- N'oublie jamais qui tu es . Mais surtout n'aie pas peur de ce que tu es.

- Je sais ma tante.

- Il faut aussi que je te dise de faire attention. C'est ton secret Anissa. Les gens ne sont pas près à te connaître. Fais attention à toi.

J'acquiesçais.

-J'y veillerai promis.

Je lui souris.

- Tu lui ressembles tellement.

- Elle me manque aussi.

- Elle m'en voudrait si elle savait que je t'ai laissé deux ans toute seule...

- Elle le serait contre moi aussi.

Ils seraient fiers de toi.

Elle leva les yeux vers le ciel bleu comme ses yeux.

- Ils sont fiers j'en suis sûre.

Je la rejoins dans sa contemplation.

- Je vais tout faire pour qu'ils le soient encore longtemps.

Après une dernière étreinte je partis.

Une fois dans le véhicule je me laissais aller contre la banquette.

Un passé, un présent, un futur. Le passé était passé. Et j'étais en train d'écrire mon futur en vivant mon présent. Tu ne changeras rien, M'a t-on dit. Peut-être mais je vais me changer moi. Je vais faire plus que survivre : je vais vivre.

Arrivée chez moi je me précipitais sur mon ordi.

Le garçon dont le nom était écrit sur un bout de papier fut dur à trouver. Il était comme moi.

Quasiment invisible. Heureusement qu'il était «Quasiment».

J'écris un mail, le doigt posé sur mon menton. Je mis du temps avant de l'envoyer. Quand ce fut fait, j'éteins l'objet électronique .

Je soufflais. J'allais être forte. Pour eux, pour lui, pour moi. Mes parents étaient partis mais moi j'étais encore là.

Je me vêtis d'un vieux jean et d'un t-shirt déchiré. Dans un sac en tissu, je mis une robe et un short et sans réfléchir je partis de la maison.

J'allais retenter l'aventure comme me l'avait conseillé ma tante.

Je pensais aller au pont mais il devait sûrement y avoir du monde alors je choisis la falaise à l'abri des regards.

Je regardais le vide. Non... Je reculais. Il fallait partir, je devais partir. Un autre pas en arrière.

Non... Je pris une respiration et sautais.

Dix mètres me séparaient du sol.

Six mètres.

Quatre.

Trois.

J'allais m'écraser... Mais avant de toucher le sol, je sentis mes ailes prendre la place de mes bras.

Je volais dans le ciel. Je poussais un petit cri de joie. J'avais réussi !

Puis soudain, une bourrasque de vent me frappa. Je me figeai. Et la peur me submergea. Tout devint noir, tellement noir. Je revis l'avion, les gens hurler, les pilotes en panique. Je revis les femmes pousser des cris. Je sentis à nouveau la main de ma mère se serrer dans la mienne. J'entendis encore une fois sa voix quand elle me dit qu'elle m'aimait.

Je ne respirais plus, j'étais aveugle. Je sentais le vent autour de moi, mes ailes battre.

Je tremblais. L'humaine disparut. L'aigle en moi prit les commandes.

Je piquais vers le sol pour enfin ouvrir grand les ailes et monter dans le ciel.

Je pus entendre et voir à nouveau. Mais la peur était encore présente, j'allais sombrer loin et ne jamais revenir.

Puis plus rien. Je me sentis drôlement bien tout à coup. L'humaine et l'aigle ne se battirent plus mais au contraire ne firent qu'un. Je n'étais plus une humaine ni un aigle, j'étais moi. Simplement moi.

La fille et l'aigle. Je volais dans le ciel. Le vent s'infiltrait doucement entre mes plumes. Je n'avais plus peur. J'avais mis du temps à le comprendre mais je le savais maintenant : Le vent n'était pas mon ennemi mais mon ami. Un ami capricieux et lunatique mais un allié tout de même.

Je me laissais porter tranquillement par l'air.

Je l'avais haï ce courant d'air. Pour ce qui m'avait pris. Ma vie, ma famille, moi.

Mais il faut apprendre à pardonner. On n'a qu'une vie. Je m'en rendais compte maintenant .

Je restais des heures dans le ciel à jouer avec les autres oiseaux. J'étais bien. Cela faisait deux ans que je n'avais rien ressenti de tel.

Je revins vers mes affaires. Et je le vis. L'homme me regardait. En réalité je ne l'avais jamais vu.

Pourtant nos vies étaient liées. Par la mort, la tristesse et le passé mais aussi par le futur.

Je m'approchais. Sans peur ni crainte.

Il tendit le bras. Je me posais en douceur sur celui-ci. Il contracta les muscles.

Le garçon brun aux yeux verts me regarda droit dans mes yeux d'aigle.

Ensemble nous revîmes l'avion, le bruit , les hurlements et le crash. Puis, ensemble, tout devint noir.

Lui aussi n'avait pas oublié. Il me sourit. Je me posai alors à ses pieds et me transformai.

Il y eut quelques secondes de flottement. Puis je sentis qu'il posait ma robe sur mes épaules et me prit la main. Je le regardai puis nous descendîmes ensemble la colline.

Liés par un triste passé mais liés par la possibilité d'un avenir heureux.

Ne pas avoir peur de qui je suis, m'a dit ma tante et je compte bien l'écouter. Ensemble nous écrirons notre futur sans oublier notre passé. Notre destin est entre nos mains. Pour toujours et à jamais. Et peut-être qu'un jour, l'amour nous liera. Alors à ce moment-là, on sera qu'on a bien fait de ne pas flancher, de se relever.

Il s'est passé trois ans depuis que j'ai appris ne pas être la seule survivante. L'homme, l'autre survivant de l'enfer, à mes côtés me sourit .

La vie ne nous a pas fait que des cadeaux mais au moins elle nous a réunis. L'amour se mêle avec le vent. Pour ne faire qu'un. Comme la fille et l'aigle. Comme les deux enfants du vent que nous sommes.

Il nous a brisés et meurtris pourtant il nous a aussi réunis et réparés .

La main de l'homme que j'aime dans la mienne, nous courons et sautons dans le vide.

Ensemble on se transforme. Deux magnifiques aigles remplacent alors nos frêles corps d'adultes fragiles.

Nous volons côte à côte. Nous respirons en même temps. La symbiose est parfaite.

Une comptine que ma mère me chantait me revient alors :

«Le vent souffle dans ma tête tout le temps, il chasse les nuages, les gros , ceux qui font couler les yeux, c'est bien pratique le vent.»

Enfin mes larmes coulent. De joie cette fois-ci.

Dorénavant, je peux affirmer plus que tout et à jamais que le vent m'a sauvé.

FIN